

## CHAPITRE IX

GRENADE, SA GRANDEUR ET SA DÉCADENCE — LES PEINTURES DE L'ALHAMBRA  
LA VILLE ET LA VEGA — DÉPART, MÉSAVENTURE ET RETOUR



ous les rois goths, la capitale de la province était Elvira, l'ancienne Illibéris. Les Arabes, les premiers, furent frappés de la beauté et de la salubrité de cette magnifique plaine de Grenade, longue de huit lieues, large de quatre, entourée de montagnes, arrosée par cinq rivières et d'innombrables ruisseaux, parée d'une éternelle verdure. Aujourd'hui encore c'est un proverbe arabe : « Plus salubre que l'air de Grenade. »

En 767, Ibn-Abderrhaman y bâtit un château dont les ruines subsistent encore et portent le nom de Tours-Vermeilles (*Torres Bermejas*).

En 1238, Ibn-Alhamar, sous le nom de Mohammed I<sup>er</sup>, fonde le royaume de Grenade, qui durera deux siècles et demi. C'est lui qui, dans la première enceinte d'Ibn-Abderrhaman, éleva

l'Alhambra (*Kasr-alhamra*), c'est-à-dire le château rouge : nom qui lui fut donné vraisemblablement à cause de la couleur du sol sur lequel il est construit, et des briques faites de cette terre rouge, dont ses murailles extérieures sont bâties.

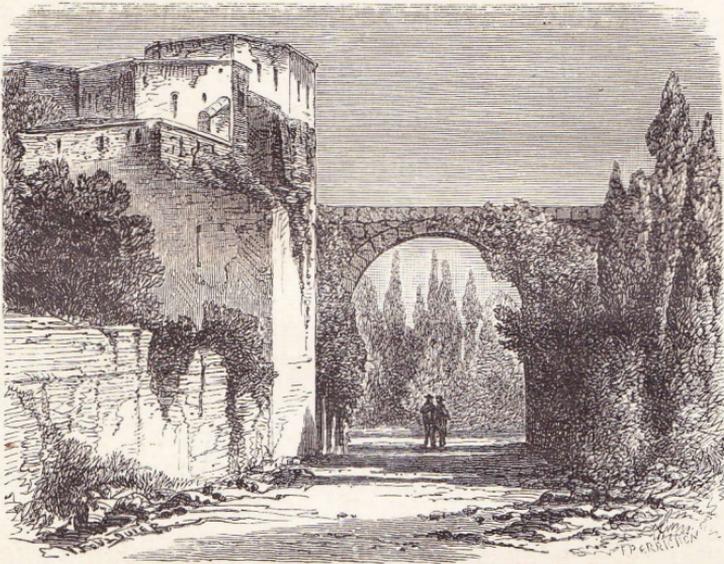
Sous ce prince, le royaume de Grenade devint puissant, et la ville reçut des agrandissements considérables. Lors de la prise de Valence par Jacques I<sup>er</sup> d'Aragon (1238), cinquante mille Maures se réfugient dans le pays de Grenade. Plus de deux cent mille familles y cherchent un asile après la conquête de Séville et de Cordoue par les Castillans. Déjà dix ans plus tôt les habitants de Baeza, conquis par Ferdinand, étaient venus s'établir dans un faubourg qui porte encore leur nom, Albaycin (le faubourg du peuple de Baeza).

L'œuvre de Mohammed I<sup>er</sup> fut continuée par ses successeurs : ils firent de Grenade le foyer des sciences et de la culture arabe. Yousouf I<sup>er</sup> (1333) achève l'Alhambra, construit la porte du Jugement et les principales salles qu'on y admire aujourd'hui. Grenade atteint alors l'apogée de sa prospérité. Son territoire compte plus de trois millions d'habitants, quatre à cinq fois ce qu'il en nourrit aujourd'hui. Son enceinte avait, dit-on, près de trois lieues de circonférence, et était défendue par plus de mille tours. La bravoure, la générosité, la galanterie des Grenadins étaient célèbres. En dépit de la diversité des croyances, des relations fréquentes se nouaient entre les musulmans et les chrétiens. Les Maures de Grenade laissaient à leurs femmes une liberté inconnue dans les autres pays mahométans; et plus d'un chevalier castillan portait les couleurs d'une beauté musulmane. Les usages de la chevalerie n'avaient pas peu contribué à cet adoucissement des mœurs.

Il n'était pas rare de voir un guerrier arabe armé chevalier sur le champ de bataille par l'adversaire même avec lequel il venait de se mesurer. Ainsi, en 1274, Mohammed II, roi de Grenade, est armé chevalier par Alphonse X. Le sang des deux

racés s'était plus d'une fois mêlé; plus d'une union s'était faite entre les familles nobles et même les familles royales des deux peuples. Des alliances politiques, des relations d'amitié s'établissaient entre rois maures et princes chrétiens.

Mais bientôt des dissensions intestines éclatent dans Grenade : les princes de la famille royale se disputent le trône. Une incurable anarchie, mille fois plus dangereuse que les



attaques des chrétiens, dévore l'empire arabe et précipite sa ruine.

Aboul-Hassan, qui régnait vers 1480, avait deux femmes : l'une, qui était sa cousine, s'appelait Ayesha ou Aïssa; l'autre était une chrétienne, qu'on nommait Zoraya. Son nom véritable était doña Isabelle de Solis : elle était fille d'un gouverneur de Martos; à la prise de cette forteresse, elle avait été emmenée captive à Grenade. C'était une femme d'une incomparable beauté : le nom de Zoraya qu'on lui avait donné, veut dire en arabe « l'étoile du matin ». Ayesha, mortellement jalouse, et craignant que les fils de sa rivale ne fussent préférés aux siens pour succéder au trône, forma un parti puis-

sant, à la tête duquel se mit la tribu des Tseghris ou Zegris <sup>1</sup>. Du côté de Zoraya se rangèrent les Beni-Serraj ou Abencérages <sup>2</sup>. Le palais et la ville devinrent le théâtre de luttes sanglantes, où le royaume arabe usa ses dernières forces.

Le fils aîné d'Aysha, Abou-Abdallah, celui que les Espagnols appellent par corruption Boabdil, détrône son père en 1482. A peine maître du pouvoir, il ne songe, à l'instigation de sa mère et des Zegris, qu'à se venger des Abencérages. Sous prétexte d'une réconciliation, il convoque dans son palais les principaux chefs des deux tribus. Les Zegris ne s'y rendent que pour assister au massacre de leurs ennemis, qui, introduits un à un, sont décapités dans une des cours de l'Alhambra.

La légende et la poésie se sont emparées de ce fait pour y ajouter mille détails romanesques; mais le fond est historique. Cette odieuse vengeance ne priva pas seulement Grenade de ses plus braves défenseurs, elle fit tomber Boabdil dans le mépris des musulmans. De ce jour, la chute de Grenade parut inévitable, et le découragement entra dans tous les cœurs. On trouve cette pensée naïvement exprimée dans une vieille romance mauresque sur la prise d'Alhama par les chrétiens :

« Il se promenait, le roi maure, par la ville de Grenade,  
« depuis la porte d'Elvire jusqu'à celle de Vivarrambra, lors-  
« qu'on lui apporta des lettres annonçant qu'Alhama était  
« prise.

« Il jeta par terre les lettres et maltraita le messenger. Il  
« porta la main à ses cheveux, et s'arracha la barbe. Ah! dit-  
« il, ma ville, ma chère ville d'Alhama!...

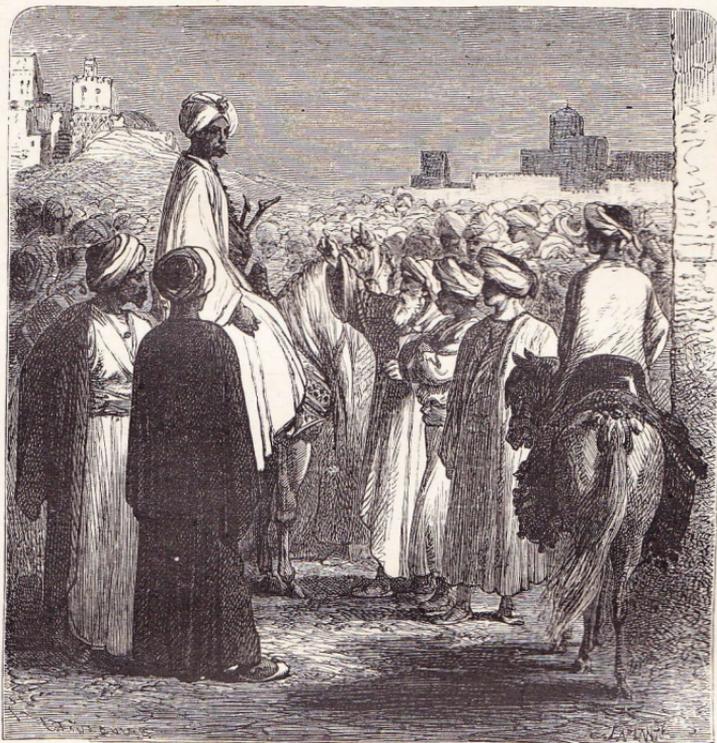
« Il descendit de sa mule, sauta sur un cheval, et par les  
« hauteurs du Zacatin il est monté vers l'Alhambra. Il ordonne

<sup>1</sup> Ce nom veut dire « le peuple de *Tseghr* », c'est-à-dire de l'Aragon. Ils étaient venus de Saragosse après la conquête de cette ville par les chrétiens.

<sup>2</sup> Ils descendaient d'Abou-Serraj, vizir d'un roi de Cordoue au xi<sup>e</sup> siècle.

« que l'on sonne ses trompettes et ses añafils d'argent, pour  
 « qu'ils soient entendus des Maures, de ceux de la Vega,  
 « comme de ceux de Grenade.

« Les Maures arrivent un à un, deux à deux. Bientôt une  
 « troupe nombreuse est réunie. Alors parla un vieux Maure,  
 « à la barbe longue et blanche, qui était alguazil de Gre-



« nade : — « Pourquoi nous convoques-tu, roi? Pourquoi cet  
 « appel?

« — Il faut que vous sachiez, mes amis, la perte, la grande  
 « perte d'Alhama!

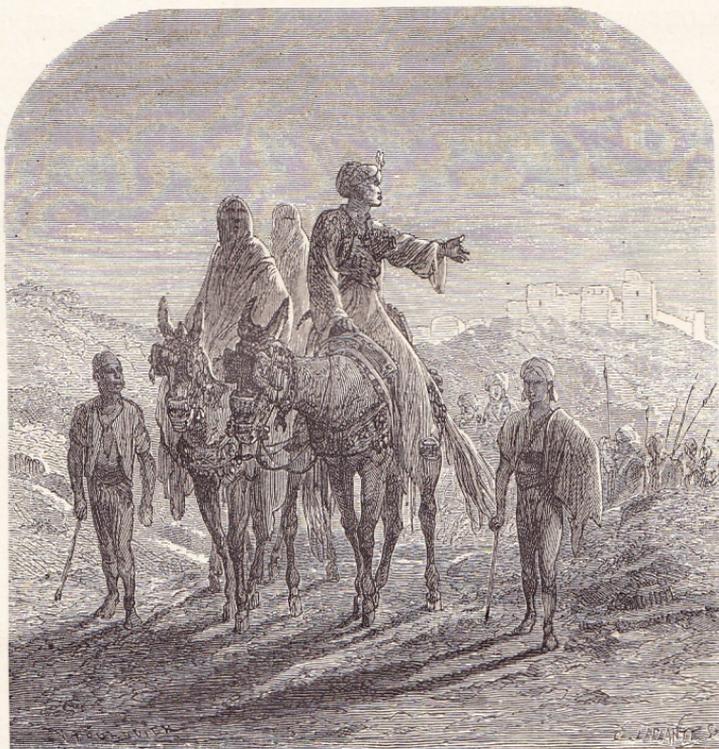
« — Tu le mérites bien, ô roi! O roi, tu l'as bien mérité!  
 « Par toi ont péri les Abencérages, qui étaient la fleur de  
 « Grenade. A leur place tu as accueilli des étrangers. Pour  
 « cela il est juste, ô roi, que tu sois puni; il est juste que tu  
 « succombes, et que Grenade se perde avec toi! »

Pendant que les Maures se déchiraient entre eux, invoquant sans cesse dans leurs querelles le secours dangereux et intéressé des chrétiens, ceux-ci, réunis, au contraire, pour la première fois, sous un même sceptre, par le mariage de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, s'avançaient d'une marche lente, mais sûre, vers cette belle Grenade, dernier refuge, dernier rempart de la domination arabe en Espagne, et dont les destins allaient enfin s'accomplir. Toutes les villes voisines, toutes les forteresses qui lui servaient de défenses avancées, Alora, Ronda, Marbella, Malaga, étaient tombées aux mains des Espagnols. En avril 1491, conduits par leur belle et intrépide reine, ils vinrent, avec une armée de quatre-vingt mille hommes, mettre le siège devant Grenade. Le siège dura neuf mois. Un incendie ayant détruit le camp, Isabelle, résolue à ne pas lâcher prise, même pendant l'hiver, fit bâtir une ville à la place, sous le nom de Santa-Fé. Enfin les Maures ouvrirent leurs portes.

« Dans la matinée du 2 janvier 1492, tout le camp des  
« chrétiens présenta l'aspect d'une joyeuse activité. Le grand  
« cardinal Mendoza fut envoyé en avant, à la tête d'un fort  
« détachement, comprenant les troupes de sa maison et les  
« vétérans de l'infanterie, blanchis dans les guerres contre  
« les Maures, pour prendre possession de l'Alhambra. Ferdi-  
« nand se plaça à quelque distance en arrière, près d'une  
« mosquée arabe consacrée depuis à saint Sébastien. Il était  
« entouré de ses courtisans, avec leurs suites imposantes, qui  
« resplendissaient sous les armures et déployaient fièrement  
« les bannières de leurs antiques maisons. La reine s'arrêta  
« encore plus en arrière, au village d'Armilla.

« Pendant que le grand cardinal, à la tête de sa colonne,  
« gagnait le haut de la montagne des Martyrs, il rencontra  
« le prince maure Abou-Abdallah, qui la descendait escorté  
« de cinquante cavaliers, et se dirigeait vers la position occu-

« pée par Ferdinand sur les bords du Xenil. Aussitôt que le  
 « Maure approcha du roi d'Espagne, il voulut se jeter à bas  
 « de son cheval, et baiser la main du monarque en signe  
 « d'hommage; mais Ferdinand, se hâtant de le prévenir,  
 « l'embrassa avec toutes les marques de la sympathie et du  
 « respect. Abou-Abdallah livra alors à son vainqueur les clefs



« de l'Alhambra, en lui disant : « Elles t'appartiennent, ô roi !  
 « puisque Allah l'ordonne ainsi. Use de ta victoire avec clé-  
 « mence et modération<sup>1</sup>. »

On raconte que Boabdil, s'éloignant de cette ville où il ne devait plus rentrer, s'arrêta sur une colline au moment où Grenade et ses tours vermeilles allaient pour toujours disparaître à ses yeux, et ne put retenir ses larmes : « Pleure-la

<sup>1</sup> Prescott, *Histoire de Ferdinand et Isabelle*, t. II, ch. xv.

maintenant comme une femme, lui dit sa mère, la sultane Ayesha, puisque tu n'as pas su la défendre comme un homme. » On montre encore, près de Padul, le lieu où s'arrêta le roi exilé, et qu'on appelle le Dernier Soupir du Maure, *el Ultimo Suspiro del Moro*.

La douleur de tout ce peuple fut profonde. Il y en a encore quelques échos jusque dans les poésies populaires du temps :

« Amoureuse Alhambra! ses tours, ô Muley-Boabdil, ses  
« tours pleurent de se voir perdues!... Donnez-moi mon che-  
« val et ma blanche adarga, pour aller combattre et recon-  
« quérir l'Alhambra... Donnez-moi mon cheval et mon écu  
« d'azur, pour aller combattre et délivrer mes enfants... Mes  
« fils sont à Cadix, ma femme est à Gibraltar. O belle Mal-  
« fata, vous êtes perdue pour moi!... »

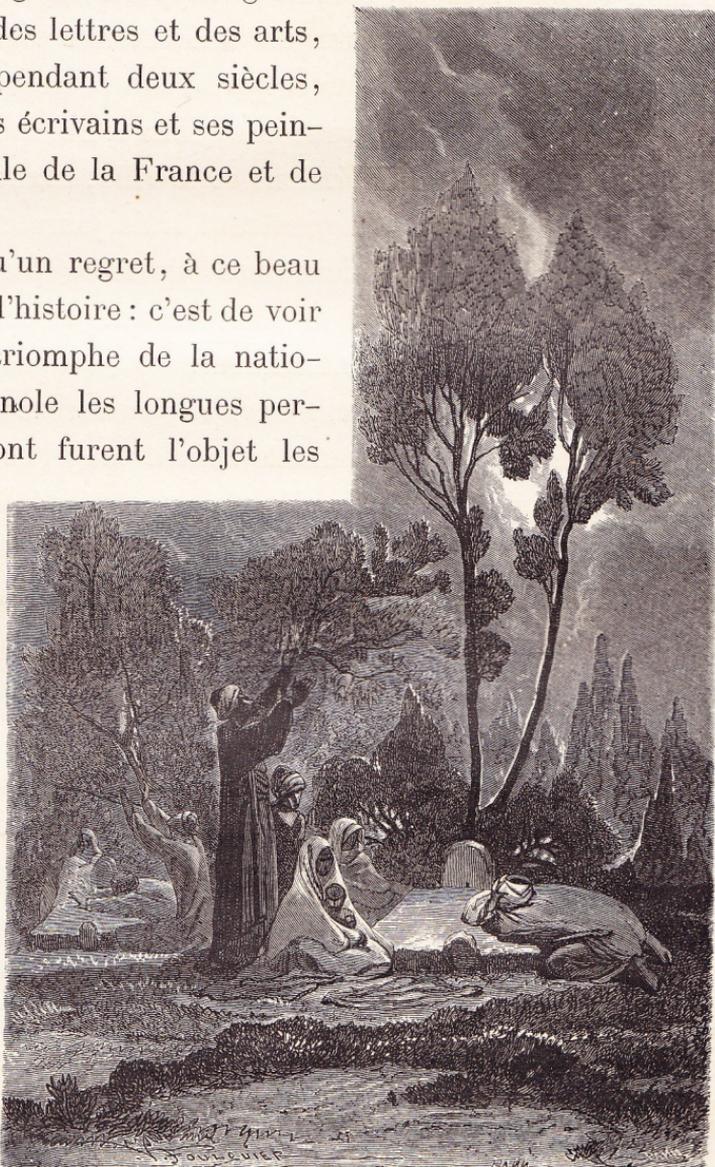
Il y eut longtemps, parmi les Arabes réfugiés en Afrique, un proverbe qui exprime d'une manière touchante cet inconsolable regret. Quand l'un d'eux était triste : « Il pense à Grenade, » disaient ses compagnons.

Mais la chute de Grenade était un de ces événements dont on peut dire qu'ils sont écrits d'avance sur le livre de la destinée. Les Maures eux-mêmes depuis longtemps en avaient le pressentiment. L'empire arabe d'Espagne n'était plus qu'une ruine. La race arabe proprement dite, celle qui avait fondé le kalifat de Cordoue et apporté en Occident une civilisation si brillante, s'était depuis longtemps amollie, épuisée. Pour se défendre elle avait appelé à son aide, à plusieurs reprises, ces tribus farouches et fanatiques d'Afrique, les Almohades, les Almoravides ; mais en maintenant la domination du Croissant, ces barbares n'avaient fait que hâter la décadence.

La civilisation arabe n'avait plus de vie : elle devait disparaître et faire place à une civilisation supérieure. L'Espagne, sortie enfin des longs déchirements du moyen âge, reconstituée dans son unité nationale, entre dans la plus grande et

la plus glorieuse période de son histoire. De ce jour date vraiment une ère nouvelle. Le génie espagnol se déploie dans toutes les directions à la fois : il y a en lui comme une exubérance de force, de passion, d'ardeur, d'enthousiasme. L'esprit d'aventures le pousse à tous les bouts du monde : à la suite de Colomb il prend possession d'un continent nouveau. Dans les armes et dans la politique il domine l'Europe. Bientôt enfin, joignant à l'éclat guerrier l'éclat des lettres et des arts, l'Espagne, pendant deux siècles, sera, par ses écrivains et ses peintres, la rivale de la France et de l'Italie.

On n'a qu'un regret, à ce beau moment de l'histoire : c'est de voir mêlées au triomphe de la nationalité espagnole les longues persécutions dont furent l'objet les populations arabes restées dans la Péninsule. Les vainqueurs avaient paru d'abord disposés envers elles à la modération : il semblait que la générosité fût facile,



car elle était désormais sans danger. Mais, comme il arrive, la victoire ne fit que surexciter les ressentiments et les haines.

On commença par chasser les Juifs : un décret du 31 mars 1492 enjoignit à tous ceux qui ne se convertiraient pas de sortir de l'Espagne dans le délai de quatre mois. On permettait aux proscrits d'emporter leurs biens ; mais, par une amère dérision, défense leur était faite d'emporter ni or ni argent : si bien qu'on vit alors, comme le rapporte un contemporain, « donner une maison pour un âne, et une vigne pour un morceau de drap. »

D. Diego de Colmenarès raconte, dans son *Histoire de Ségovie*, que les Juifs qui habitaient cette ville, avant de pouvoir se résoudre à la quitter, passèrent trois jours et trois nuits dans le cimetière où étaient ensevelis leurs pères, arrosant leurs cendres de larmes, et attendrissant de leurs gémissements tous ceux qui les entendaient.

Cinquante mille familles, environ huit cent mille âmes, selon Mariana (il y a vraisemblablement exagération) sortirent du territoire de l'Espagne. Malgré la sévérité des édits, ils emportèrent de grandes quantités d'or cachées jusque dans les bâts et les selles des ânes et des chevaux. Mais surtout, ce qui était bien plus regrettable que ces richesses métalliques, ils emportèrent avec eux presque tout le commerce et plusieurs des industries importantes du pays.

Après les Juifs ce fut le tour des Maures. La capitulation de Grenade leur avait garanti le maintien de leurs usages et le libre exercice de leur culte : cette capitulation ne tarda pas à être violée. On usa d'abord de menaces ; puis, dès 1502, le culte musulman fut proscrit. Ceux qui ne se convertirent pas furent expulsés ou réduits en esclavage. La plupart feignirent de se soumettre ; ce sont ceux qu'on désigna depuis sous le nom de Maurisques (*Moriscos*). Mais cela ne les sauva pas pour longtemps. En 1507, de nouveaux édits de Philippe II les obligent

à renoncer à leur langue, à leurs habillements, à leurs usages, jusqu'à leurs danses nationales et à leurs noms et surnoms arabes. Des insurrections éclatent, et une guerre sanglante se prolonge pendant plusieurs années dans les Alpuxarras.

Enfin, sous Philippe III, en 1609, les Maurisques, qui, malgré tout, s'étaient multipliés, surtout dans le royaume de Valence, furent définitivement expulsés d'Espagne. Entassés à bord de navires, ils furent jetés sur les plages désertes de Tlémcen : un grand nombre périrent en route ou sur cette côte inhospitalière.



Ces proscriptions portèrent un coup profond à la prospérité de l'Espagne : c'est de ce temps que sa dépopulation commence. Cent quarante mille Maures sortirent du seul royaume de Valence : la plupart des villages de la Catalogne restèrent vides ; la Sierra-Morena, couverte alors de cultures, est depuis cette époque à peu près déserte. Aujourd'hui encore, entre Grenade et Malaga, sur un espace de trente lieues, on ne trouve plus qu'une seule ville et quelques misérables villages.

On a allégué, pour justifier ces mesures violentes, la raison d'État, l'unité religieuse et l'unité politique en péril. Je crois

que le péril n'était pas grand. Avec le temps, les Maurisques se seraient fondus dans la masse de la nation, et seraient devenus des Espagnols; comme les Juifs de France et d'Allemagne sont devenus des Français et des Allemands. La raison véritable fut plutôt dans l'orgueil ombrageux d'un despotisme qui ne supportait ni résistance ni dissidence : l'unité politique est le prétexte de toutes les tyrannies; c'est celui dont on se prévaut, en Suède, pour condamner comme criminels d'État ceux qui se convertissent au catholicisme; c'est celui sous lequel l'Irlande est opprimée depuis des siècles.

L'histoire a de curieux et éloquents enseignements. En 1609, sous prétexte d'intérêt politique, Philippe III déporte violemment les pauvres Maurisques. En 1767, le vent a tourné; mais le prétexte de sûreté politique est tout aussi commode. Cette fois, ce sont les jésuites qui sont proscrits d'Espagne par Charles III; et en un seul jour six mille prêtres, parmi lesquels des malades, des vieillards, des infirmes, sont enlevés, entassés sur des navires, et jetés sans abri et sans secours sur les côtes d'Italie. Peine de mort est décrétée contre ceux qui désobéiront. Les circonstances changent, le despotisme ne change point. Et celui qui l'a eu aujourd'hui pour complice, n'est jamais sûr de n'être point sa victime demain.

Nous retournons tous les jours à l'Alhambra. On ne se lasse pas de le revoir. Si à la seconde visite la surprise naturellement est moins grande, l'impression ne s'affaiblit pas : il semble même que le charme vous gagne et vous pénètre davantage à mesure que les souvenirs historiques se réveillent, et qu'en imagination on repeuple de ses anciens hôtes ce palais, d'où il semble qu'ils soient sortis d'hier. La vie arabe, la civilisation arabe, est si fortement empreinte dans cette architecture; elle y a trouvé une expression si exacte et si complète; ces monuments étaient si bien en harmonie avec le génie, les

idées, les mœurs de la race, que les conquérants, tout en les admirant, n'en ont rien su faire; ils n'ont pu les approprier à



leur usage. C'est là le caractère d'une architecture vraiment nationale et originale : elle a son cachet ineffaçable.

La poésie, la religion des Arabes ont laissé partout ici leur trace. Les murailles sont couvertes d'inscriptions en beaux

caractères cufiques, qui, ingénieusement mêlés aux arabesques, contribuent à l'ornementation. De ces inscriptions, les unes sont des versets du Koran ou des sentences pieuses ; les autres, marquées la plupart de l'exagération orientale, sont à la louange du sultan qui a construit telle ou telle partie du palais. Les deux inscriptions qui reviennent le plus souvent sont : « Bénédiction » et « Dieu seul est vainqueur ». Cette dernière est la devise qui accompagne partout les écussons aux armes des rois de Grenade.

Sur les chambranles de la porte d'entrée du patio des Myrtes, on lit : « Je suis comme la parure nuptiale d'une fiancée douée de toutes les beautés et de toutes les perfections. »

Dans la même cour est cet éloge du sultan :

« O fils de la grandeur, de la prudence, de la sagesse, du courage et de la libéralité, qui surpasses la hauteur des étoiles dans les régions du firmament ! Tu t'es élevé à l'honneur de l'empire, comme le soleil, pour dissiper les ombres créées par l'oppression et l'injustice... Tu as garanti du souffle de la bise d'été jusqu'aux plus tendres branches, et fait trembler les étoiles mêmes dans la voûte des cieux... »

Une des choses qu'on admire le plus à l'Alhambra, ce sont les plafonds et surtout les coupoles en forme de demi-orange, *medias naranjas*, comme disent les Espagnols. Il ne se peut rien voir de plus gracieux et de plus hardi. Les salles sont carrées, et, autant que mon ignorance en peut juger, il y avait là cette difficulté particulière, qui consiste à dissimuler les angles pour inscrire une circonférence dans un quadrilatère. C'est là justement que triomphe l'art des architectes arabes. Ces encoignures sont remplies par des segments de voûte en corbeille ou plutôt en coquille renversée, qui se relie, par les plus ingénieuses combinaisons, à la voûte principale. L'ensemble s'appuie sur des pendentifs fouillés et taillés à facettes, se rattachant aux grandes lignes de l'édifice. Ces coupoles

sont en bois de cèdre ou de mélèze, ornées d'incrustations de nacre et d'ivoire, et formées d'innombrables morceaux ajustés comme dans une marqueterie. Leur surface est décorée d'ornements en pomme de pin, ou de pendentifs tronqués. On dirait une voûte toute hérissée de stalactites, ou mieux encore une ruche vue en dessous; car ces curieux ornements sont d'une construction géométrique qui rappelle les alvéoles de l'abeille. Chacun de ces alvéoles est peint de couleurs variées, où dominent l'azur, le grenat et l'or. Souvent cette décoration de la coupole et des encoignures se prolonge d'un angle à l'autre par des corniches ouvragées dans le même système, qui font alors comme de magnifiques draperies de soie suspendues en festons le long des murailles.

On a remarqué que les Arabes se sont servis exclusivement, pour ces ornements, des couleurs primitives, bleu, rouge et jaune ou or. Ils n'employaient les couleurs secondaires ou mêlées que dans les soubassements en mosaïques, où l'œil peut percevoir les nuances. Du reste, toutes les restaurations faites depuis par les rois espagnols se reconnaissent aisément à la grossièreté de l'exécution et à l'absence de cette harmonie que les Arabes donnaient à leurs peintures.

Au bout de la cour des Lions est une salle longue qu'on appelle la salle du Jugement, et qui est une des plus intéressantes du palais. Elle est divisée en trois compartiments par de larges ogives de la forme la plus élégante. Les plafonds sont revêtus de peintures, dont l'origine a été fort discutée par les savants. La plus remarquable est celle qui décore l'alcôve du milieu, ou Divan. Elle représente dix personnages, dix chefs arabes, coiffés du turban, avec de longues barbes, tenant en main l'épée, assis en rond sur des coussins. Cette peinture, dans laquelle les Espagnols ont cru reconnaître un tribunal, a fait donner son nom à cette salle. Sur les plafonds des deux autres alcôves sont figurées des

scènes de guerre et de chasse représentant d'un côté des chevaliers maures, de l'autre des chevaliers chrétiens.

Ces peintures appartiennent visiblement à un art tout primitif. Les couleurs sont très vives, mais à teintes plates et sans ombres; les contours sont dessinés en bistre; le fond est d'or, avec des ornements en relief. Elles sont faites sur des peaux clouées au plafond, et revêtues à l'avance d'une légère couche de plâtre. Quant aux figures mêmes, elles sont froides et un peu gauches dans leurs attitudes; et pourtant on ne peut méconnaître, dans les têtes des guerriers qui jugent ou délibèrent, une expression vraiment noble, et cette gravité, cette majesté qui semblent naturelles aux hommes de l'Orient. Dans les tableaux de combats et de chasses il y a des détails finement rendus et des figures de femmes qui ne sont pas sans grâce.

De qui sont ces peintures? Ont-elles été faites par les Maures, ou faut-il les attribuer aux Espagnols qui les auraient exécutées après la conquête? La seconde opinion est la plus généralement admise. On allègue à l'appui qu'il n'y a trace nulle part ailleurs de peintures provenant des Maures, et que leur religion leur défendait la représentation des êtres animés. Ces deux raisons ne sont pas décisives. Plusieurs faits montrent que la prohibition religieuse dont on parle était, dans les derniers temps du moins, peu respectée. La fontaine des Lions le prouverait à elle seule : le vase célèbre qu'on appelle vase de l'Alhambra, et un bas-relief qui fait partie de la décoration d'une autre fontaine, portent aussi des images d'animaux. D'où l'on peut conclure que, sous ce rapport, comme sous bien d'autres, les Maures d'Espagne, comme ceux de Perse, s'étaient relâchés singulièrement de la sévérité première.

On a fait remarquer aussi que, dans les peintures de la salle du Tribunal, les accessoires, ainsi que les ornements des coupes, sont d'un style mauresque très pur, style que les



ALLÉE DU GÉNÉRALIFE

Espagnols, dans leurs travaux postérieurs, n'ont jamais su ni voulu imiter; et enfin que, dans une des batailles, un Maure est représenté tuant un chrétien : humiliation que l'orgueil espagnol ne se serait certainement point infligée, surtout après la conquête <sup>1</sup>.

Je laisse à de plus compétents le soin de trancher la question. Perez de Hita, dans ses *Guerres civiles de Grenade*, attribue formellement ces peintures aux Arabes. « Le roi Muley-Hacen, dit-il, fit peindre par de grands artistes, dans la salle principale de son palais, où l'on peut encore les voir aujourd'hui, les portraits de ses prédécesseurs; et dans une autre salle les principales batailles livrées entre les chrétiens et les Maures <sup>2</sup>. » Le livre de Perez n'est pas une autorité bien sérieuse; mais comme témoignage de la tradition il a sa valeur. Perez écrivait moins d'un siècle après la prise de Grenade : eût-il attribué ces peintures aux Maures si jamais les Maures n'avaient eu de peintures?

C'est dans la même salle du Tribunal que se trouve le beau vase dit de l'Alhambra. Il y en avait deux pareils; l'autre a été vendu à un Anglais par un gouverneur du palais. Celui qui reste n'a plus qu'une anse. C'est un vase émaillé, décoré d'ornements du plus beau style, et qui a près d'un mètre de hauteur. La céramique avait disparu de l'Europe, au moyen âge, quand les Arabes la rapportèrent. Ils l'avaient empruntée aux Chinois et aux Persans; mais ils perfectionnèrent leurs procédés, et se firent dans cet art une telle réputation d'habileté qu'au xiv<sup>e</sup> siècle les riches seigneurs chrétiens leur comandaient des plats ornés de leurs écussons. Plus tard, les Espagnols de Valence et surtout de Majorque dérobèrent leurs secrets aux Arabes; et de là le nom de majoliques (*vasi*

<sup>1</sup> Voyez J. Goury et O. Jones, *l'Alhambra*.

<sup>2</sup> *Guerres civiles de Grenada*, chap. II.

*majolichi*) que ces poteries prirent au xvii<sup>e</sup> siècle en Italie, où elles furent très recherchées.

Bien des dégradations affligent le regard du voyageur dans cette partie de l'Alhambra, qui en est la plus précieuse et aussi malheureusement la plus menacée de ruine. J'ai déjà parlé des lourdes toitures dont on a écrasé la colonnade de la cour des Lions, et qui en ont fait fléchir çà et là les arceaux.



Pour en prévenir la chute, on les a assujettis avec d'énormes barres de fer qui traversent la galerie et vont se fixer dans la muraille : grossier système de réparation, qui choque les yeux et nuit singulièrement à la perspective, mais qui du moins a sauvé des chefs-d'œuvre.

Il paraît qu'au commencement de ce siècle l'Alhambra était dans un état d'abandon et de délabrement complet. Il faut rappeler pour l'honneur du maréchal Sebastiani que, pendant qu'il commandait à Grenade, il prit des mesures pour protéger

cet incomparable monument, il y fit même faire des travaux de consolidation et de restauration partielle, fit relever les colonnes, réparer les toits. L'invasion française a fait tant de mal en Espagne, qu'il ne faut pas oublier le peu de bien qu'elle y a fait.

Depuis quelques années, grâce à l'initiative du duc de Montpensier, on a commencé un travail suivi de réparations. Ce travail va lentement, l'argent manque; mais il est dirigé et exécuté avec beaucoup de goût. On a déjà, sur quelques dômes, remplacé les tuiles par des briques peintes et vernies. On refait les parties tombées des arcades. On met à nu et on repeint les arabesques qui avaient été recouvertes de plâtre. En symétrie avec la salle du Tribunal; à l'autre bout de la cour des Lions, se trouve une salle longue ou galerie qui vraisemblablement devait être divisée et ornée de la même manière. Quand Grenade fut tombée, Ferdinand et Isabelle, pour prendre solennellement possession de leur conquête, voulurent loger à l'Alhambra. Mais ces murs élevés par des mains impies, et surchargés de versets du Koran, n'étaient pas dignes de recevoir les rois catholiques. On fit venir des maçons espagnols : ils abattirent les ogives, ensevelirent sous une épaisse couche de plâtre les dessins qui couvraient les murs de cette salle, et plaquèrent sur ses élégantes coupoles un plafond chargé de pesants ornements dans le goût italien. Aujourd'hui on abat ces abominables plâtras, on met à jour ce qui reste des délicates ciselures de la voûte, et on va sans doute avec le temps rétablir la galerie dans son état primitif. Il faut au nom de l'art et du goût louer le gouvernement espagnol de ces efforts intelligents et méritoires.

Presque tous les soirs, en sortant de l'Alhambra, nous montons, au coucher du soleil, sur la tour de la Vela. Elle fait partie de la vieille citadelle, Al-Cazaba, dont il ne reste plus

que trois tours et des murs à demi ruinés, et qui, du côté de l'ouest, domine la ville et la plaine. La tour de Vela ou de la Vigie est la plus haute de ces tours : elle porte, à son sommet, dans une tourelle crénelée, une cloche dont les sonneries servaient autrefois à régler la distribution des eaux dans la *Vega*<sup>1</sup> de Grenade et le service des irrigations. On a de là une vue admirable.

En face de nous, le soleil, se couchant derrière les Alpuxarras, couvrait comme d'une poussière d'or la ville étendue à nos pieds, et la Vega, qui déroule jusqu'à dix lieues de là son tapis de verdure, tacheté de blanches villas, pareilles, selon l'expression d'un poète arabe, « à autant de perles orientales enchâssées dans une coupe d'émeraude. » De tous les côtés, l'horizon est borné par des montagnes dont les lignes se croisent avec de molles ondulations. Sur la droite, les rameaux abaissés de la Sierra, plongés déjà dans l'ombre du couchant, étaient d'un violet sombre qui passait rapidement au bleu le plus intense, et se détachait fortement sur un ciel orangé. A gauche, une chaîne plus basse encore et plus lointaine de montagnes se teignait d'un violet pâle, adouci par la brume transparente. Plus à gauche et un peu en arrière, nous voyions se dresser dans le ciel les sommets de la Sierra-Nevada, dont le manteau argenté se colorait de rose et de lilas sous les derniers rayons du soleil déjà disparu à nos yeux. Au premier plan, tout à fait derrière nous, les vertes collines du Généralife; et en descendant leurs pentes, presque à nos pieds, les masses de verdure encore tendre des jardins de l'Alhambra, les Tours-Vermeilles qui en gardent l'entrée; la ville enfin, avec la masse imposante de sa cathédrale, couvrant de ses maisons blanches les flancs de ses quatre collines, et qui semble endormie au murmure éternel de ses fontaines.

<sup>1</sup> De l'arabe *Bekah*, vallée ou plaine cultivée.



CANAL DU GÉNÉRALIFE

Il y a des horizons plus vastes, il n'y en a guère qui aient plus de grandeur ; car la grandeur n'est pas dans l'immensité, elle est dans la beauté des lignes, dans les effets de la lumière, dans la puissance des contrastes. L'Espagne, inférieure à l'Italie par la grâce, a, plus qu'aucun pays peut-être, le charme des contrastes, un mélange singulier de douceur et d'austérité. Ici surtout cet effet est saisissant. Dans la plaine, la végétation de nos climats tempérés, le saule, le peuplier, l'ormeau, se mariant à la vigne ; sur les collines, l'oranger, le grenadier, le palmier, s'élevant parmi les nopals gigantesques et les aloès à la hampe fleurie ; et au-dessus de cette végétation tropicale, les flancs sombres de hautes montagnes portant un diadème de neiges éternelles.

Je ne sais s'il est un autre lieu au monde qui réunisse en un si étroit espace des aspects aussi variés. Quand on contemple cette contrée si féconde et si riante, baignée d'un air si doux, éclairée d'une lumière si pure, on comprend que Grenade ait laissé dans le cœur des Arabes, dans l'imagination des poètes, dans les souvenirs des voyageurs, une image ineffaçable. Devant ce panorama, j'ai entendu plus d'un touriste s'écrier qu'après le Bosphore et la baie de Naples, il n'y avait rien de plus beau au monde ; et je crois que ce n'est pas trop dire.

J'ai longuement parlé de l'Alhambra, et je n'ai rien dit encore de Grenade. C'est que, franchement, il n'y a rien à Grenade que l'Alhambra. Quoi qu'en ait dit M. Théophile Gautier, qui en a fait une description quelque peu fantastique, la ville est laide, sale, sans caractère. La cathédrale, qui présente de loin une masse imposante, est un édifice moderne du plus mauvais goût ; le chœur est décoré comme une salle de spectacle. On y peut voir cependant deux mausolées ornés de belles sculptures : celui de Ferdinand et Isabelle, et celui de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle.

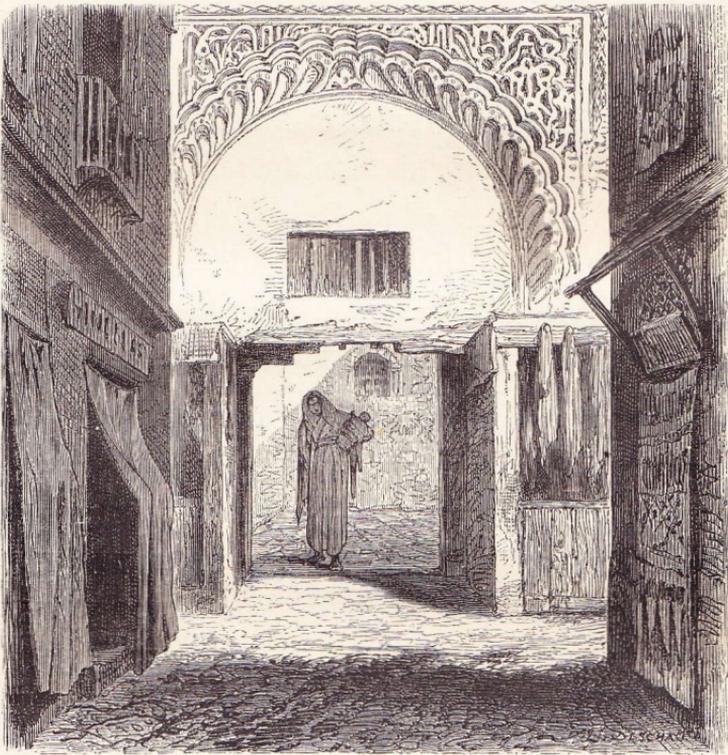
Sur les piliers des chapelles qui entourent l'église, on lit cette curieuse inscription, en vieux caractères : « NADIE SE PASEE, HABLE CON MUGERES, NI ESTE EN CORILLOS EN ESTAS NAVES, PENA DE EXCOMUNION Y DOS DUCADOS PARA OBRAS PIAS. » — « Il est défendu de se promener, de parler avec les femmes, ou de s'arrêter en groupes dans les nefs de l'église, sous peine d'excommunication et de deux ducats d'amende pour œuvres pies. » Cela date, dit-on, du temps de l'Inquisition. Mais je pense qu'à Grenade comme ailleurs la défense est bien tombée en désuétude. Dans les églises d'Espagne, on parle, on se promène, on rit comme dans la rue. A Cordoue, les soirs d'été, on va prendre le frais à la mosquée.

Dans le chœur, on montre une statue de saint Pierre en bois, sculptée par Alonzo Cano : la tête est belle ; on l'admirerait davantage si elle n'était pas coloriée. La sculpture coloriée, visant à reproduire la nature jusqu'à l'illusion, a été fort en vogue en Espagne, même à l'époque où le grand art y a fleuri. Ce n'en est pas moins une déplorable déviation de l'art véritable. La sculpture doit imiter la nature en l'idéalisant ; elle ne doit pas s'abaisser, par un réalisme grossier, à la copier servilement pour faire illusion aux sens. A ce compte, le sublime de l'art, ce seraient les figures de cire de Curtius, habillées, remuant les yeux, et faisant des mouvements automatiques. C'est le matérialisme dans l'art. Cette corruption a été favorisée par la tendance qu'ont tous les peuples méridionaux à une certaine idolâtrie. En Italie, les traditions de l'art antique l'ont combattue, mais elle a triomphé en Espagne ; et c'est à elle qu'on doit ces images pieuses du Christ, de la Vierge et des saints, qui, au lieu de s'inspirer d'un idéal élevé, ne visent qu'à produire une impression de pitié ou de terreur, par une ressemblance plus ou moins grossière avec la réalité vivante.

Alonzo Cano n'en fut pas moins un artiste éminent. Ses

compatriotes l'ont appelé le Michel-Ange espagnol, parce que, comme l'auteur du *Moïse*, il fut à la fois peintre, sculpteur et architecte : cela ne suffit pas pour justifier un si redoutable parallèle.

Il était fils d'un pauvre charpentier de Grenade. Philippe IV, qui le protégeait, lui ayant donné, quand il fut vieux, une stalle dans la cathédrale de cette ville, le chapitre se plaignit,



alléguant le peu d'instruction canonique de l'artiste. A quoi le roi répondit : « S'il était plus savant, je l'aurais fait archevêque de Tolède. Je puis faire un chanoine quand il me plaît, et Dieu seul peut faire un Cano. »

C'était une nature ardente et généreuse, mais un homme bizarre et emporté. Un jour qu'un procureur avare lui marchandait le prix d'une statuette qu'il lui avait commandée, Cano la reprit violemment de ses mains, et la brisa en mille

morceaux. On raconte qu'au moment de mourir il repoussa le crucifix qu'on lui présentait, parce qu'il était grossièrement sculpté, et demanda qu'on lui donnât à baiser une simple croix de bois.

En fait de monuments arabes, ce qui reste dans Grenade même est fort peu de chose : l'ancien marché aux soies, formé de jolies arcades à colonnes; un charmant édifice, appelé *Casa del Carbon*, et dont la porte est du plus beau style mauresque; c'est aujourd'hui un magasin de charbon. Du temps des Maures, c'était la poste; car en cela encore les Maures ont été nos maîtres. Quand Louis XI voulut établir les postes en France, il envoya étudier leur organisation à Grenade.

Enfin on va voir, au bord du Darro, des bains mauresques qui ont été transformés en lavoir public. La construction de ces bains offre beaucoup d'analogie avec les thermes romains : il n'en reste que la piscine et la voûte percée de jours étroits en forme d'étoile. Les Arabes avaient établi en Espagne des bains nombreux, installés à la mode orientale. L'usage fréquent des bains, si conseillé par le climat, était de plus pour eux, comme on le sait, une prescription religieuse. Aujourd'hui, nulle part en Espagne vous ne trouverez de bains convenablement installés. Les Espagnols ne se baignent pas, du moins pendant l'hiver; et, s'ils prennent quelquefois des bains l'été, ce sont des bains froids, bains de plaisir, non de propreté.

Je me souviens qu'à Séville je me fis indiquer un jour un établissement de bains. A l'adresse qu'on m'avait donnée, je trouvai un café : je crus m'être trompé. Nullement; c'était bien là. Les cabinets de bains étaient au bout de la salle où s'asseyaient les consommateurs. Je demandai un bain; on me dit de revenir le lendemain : il fallait bien le temps de le faire chauffer. A Grenade, c'est pis encore. J'avais vu le mot *banos*, écrit en grosses lettres au-dessus d'une porte. Cette fois, je

croyais être bien sûr de mon affaire : l'établissement était fermé depuis un an.

On dirait qu'en cela les Espagnols ont pris volontairement le contre-pied des Arabes ; et de fait, il semble que les antipathies de race et les haines de religion ont accru, sous ce rapport, leurs tendances naturelles. On sait que l'usage fréquent des bains était devenu, dans les derniers temps, contre les Maurisques, un indice d'attachement au mahométisme, et un motif de persécution. Mais aujourd'hui que la foi n'est plus en péril, les Espagnols ne pourraient-ils pas apprendre à se laver un peu ?

Nous avons passé trois jours à Grenade, et ces trois jours nous avaient semblé un rêve. Nous étions si bien à notre petit hôtel Ortiz, entourés de soins par de bonnes gens, au milieu d'une société aimable et distinguée, à la porte de l'une des merveilles du monde, dans un site splendide, sous un ciel radieux, qu'il nous eût été doux d'y prolonger notre séjour. En voyage, comme dans la vie, on rencontre rarement de ces étapes privilégiées où tout vous invite et vous charme : on voudrait s'arrêter, y dresser sa tente. L'homme et le voyageur sont poussés en avant par une implacable nécessité. Marche ! Et il faut marcher.

Le bateau de Malaga pour Carthagène partait le lendemain. Si nous le manquions, il fallait attendre huit jours ; c'était un trop long retard : le départ fut donc résolu, non sans regret. Ce qui ajoutait à notre tristesse, c'est que nous nous séparions d'un de nos compagnons de voyage, M. Sch<sup>\*\*\*</sup>, cet aimable Sicilien que nous avons rencontré à Andujar, et qui depuis lors ne nous avait pas quittés ; homme charmant et bon, du meilleur monde, de l'esprit le plus fin, qui nous avait inspiré une vive sympathie. C'est le charme de la vie de voyage, qu'on y fasse parfois de ces heureuses rencontres ; c'est sa tristesse,

qu'on soit condamné à se quitter quand la liaison est devenue douce et que le cœur s'est donné.

Mais le sort avait décidé que nous reverrions Grenade et notre ami. *C'était écrit!* Allah est grand, et les diligences espagnoles n'arrivent pas toujours à destination.

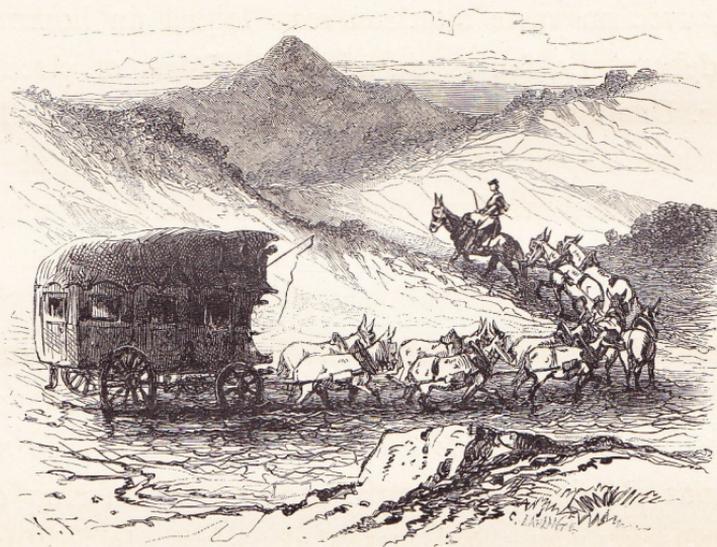
La nôtre partait à quatre heures du soir; nous devions être à Malaga le lendemain matin de bonne heure. Le galop des mules nous emportait rapidement loin de la ville enchantée des Maures. J'avais le cœur gros, je me penchais de temps en temps pour jeter encore un regard sur les tours rouges de l'Alhambra, qu'éclairait le soleil couchant; et quand, au bout de la Vega, au tournant de la route, la brillante vision disparut à nos yeux, je compris la douleur de Boabdil, et, comme lui, je ne pus retenir un soupir.

Nous arrivâmes avant la nuit au bord d'un petit torrent qu'il fallut traverser à gué. Les eaux, gonflées par les pluies du printemps, avaient emporté le pont. On avait établi une passerelle pour les piétons; mais de la reconstruction du pont, nul n'avait l'air de s'en préoccuper. Les administrations espagnoles ne sont pas si pressées. En attendant, il suffisait d'un orage qui eût grossi un peu plus la rivière, pour intercepter complètement les communications entre Grenade et Malaga; et c'est ce qui arrivait quelques jours plus tard.

Enfin nous passâmes sans encombre, les mules ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Il faisait nuit quand nous entrâmes à Loja. La diligence s'arrête pour relayer devant une posada, qui s'appelle pompeusement la *fonda de los Angeles* (l'hôtel des Anges). Comme dans toutes les posadas, on entre par l'écurie. En fait d'anges, nous ne trouvons là que des muletiers, qui dormaient étendus dans tous les coins de la cuisine, et deux brunes hôteses, un peu chargées d'embonpoint, mais accortes, avenantes, au rire épanoui, et aux yeux fort beaux.

On repart à dix heures, et chacun s'arrange pour dormir,

comptant bien ne se réveiller qu'à Malaga. Mais vers une heure du matin je m'aperçois que notre marche se ralentit : on ne va plus qu'au pas. Pourtant la route ne monte point. J'interroge le mayoral, qui fait semblant de dormir. Bientôt la diligence s'arrête, et on nous invite à descendre. Qu'est-ce que cela veut dire? qu'est-il arrivé? Nous apprenons alors qu'un des essieux de la voiture est brisé. Impossible d'aller plus loin. On se frotte les yeux, on descend, et de tous côtés



à la fois on interpelle le mayoral. Comment cet accident s'est-il produit? Nous n'avons éprouvé aucun choc. Comment à Grenade n'a-t-on pas vérifié l'état des essieux? Comment ne s'est-on pas aperçu de cette rupture à Loja, où nous aurions trouvé secours et abri?

La situation n'était pas précisément gaie. Nous étions à quatre lieues de Loja et à six de Malaga, au milieu de montagnes désertes, dans le site le plus affreux et le plus désolé. La nuit était noire, et une bise glaciale soufflait des gorges de la sierra. Notre seul asile était une misérable *venta*, la *venta de los Arazolès*, je n'ai pas oublié son nom, espèce de cabaret

borgne, situé au bord de la route, et devant lequel la diligence s'était arrêtée : trop heureux encore de trouver en pareil lieu un refuge quelconque. Il n'y avait pas à délibérer. Nous suivons donc piteusement nos mules déjà dételées, et nous entrons après elles par l'unique porte de la maison. Elle se compose de deux pièces pavées qui communiquent ensemble. La plus vaste et la plus confortable est au fond, en face de la porte : c'est l'écurie ; la seconde est la cuisine, au fond de laquelle s'ouvre une large cheminée, profonde de deux à trois mètres, avec un vaste manteau sous lequel un homme peut passer debout. Le feu est au milieu de l'âtre ; on circule tout alentour. Une lampe de fer suspendue au manteau de la cheminée éclaire l'appartement. Ni chambres, ni lits : au-dessus il n'y a que des greniers et des soupentes, où juchent les maîtres du logis. C'est dans cet aimable séjour qu'il nous fallait passer la nuit.

Des muletiers, des paysans, enveloppés dans leurs mantes et couchés à terre, ronflaient le long des murs. Quand nous entrâmes, des Espagnols qui étaient descendus de voiture avant nous s'étaient déjà emparés de quatre ou cinq chaises de paille, seuls sièges qui fussent dans la venta, et fumaient rangés autour du feu. Il ne restait plus pour les dames qu'une chaise boiteuse. Aucun d'eux ne bougea : un Espagnol ne se dérange jamais. Trois voyageurs se levèrent cependant, et offrirent poliment leurs sièges et leur place au foyer : je me hâte de dire que c'étaient des Anglais. Enfin chacun se case comme il peut dans un coin, et tâche de prendre patience en attendant le jour. Ce tableau d'intérieur ne manquait pas de couleur locale. Une poule, tapie dans le coin de la cheminée, abritait paisiblement sa couvée. Les mules, qui piaffaient à côté en mangeant leur orge, allongeaient de temps en temps la tête dans notre chambre à coucher. Des hirondelles qui avaient suspendu leur nid aux poutres du plancher montraient

par moments au dehors leurs petites têtes noires, inquiètes de ces hôtes nombreux et de ce bruit inaccoutumé.



Le mayoral, sans se soucier davantage de nous, était allé se coucher dans le grenier au foin. Nos compagnons de voyage, M. de L\*\*\* et M. du S\*\*\*, furieux de l'incurie de ce drôle, vont sur la route à la recherche des gardes civils : ils veulent porter

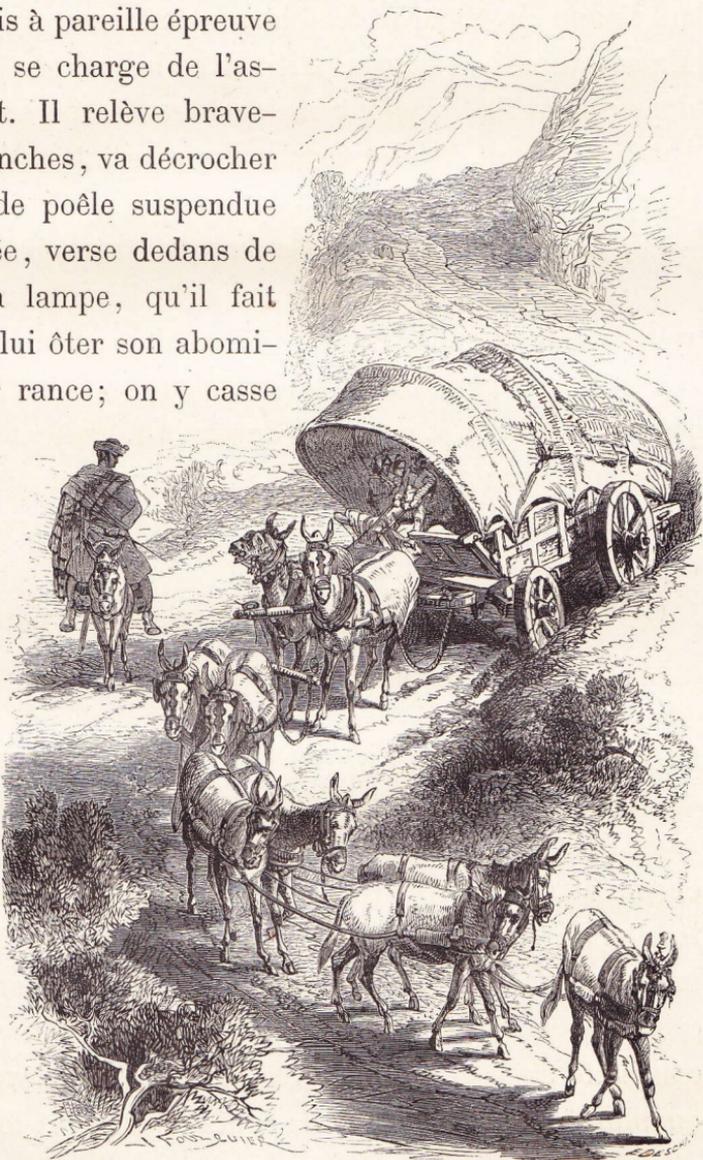
plainte et s'informer s'il n'y a pas quelque moyen de continuer notre voyage jusqu'à Malaga. Au bout d'une heure ils rentrent : ils n'ont point trouvé de gardes civils ; mais ils ont aperçu des hommes de mauvaise mine qui semblaient les suivre et les observer. Comme ils étaient sans armes, ils ont jugé prudent de venir chercher leurs revolvers. Nous nous rappelons alors avoir vu sortir de la venta, quelques instants après eux, deux des hommes qui dormaient couchés à terre. Il n'y a plus, dit-on, de brigands en Espagne ; brigands de profession, s'entend ; mais à l'occasion, tout paysan espagnol est voleur, et ne se fait faute de détrousser les voyageurs.

Le jour venu, nous apprenons que le *delantero* est parti à cheval pour aller chercher du secours. Toutefois cela ne nous console guère : il paraît qu'on ne peut trouver à Loja ni un essieu pour remplacer le nôtre, ni un forgeron pour le réparer. Il faut aller jusqu'à Grenade chercher une autre voiture : mais elle ne peut être ici que dans dix à douze heures ; nous n'arriverons à Malaga que demain ; et il sera trop tard, le paquebot sera parti.

Un jeune paysan, à qui on a promis une grosse *propina*, nous amène enfin, vers six heures du matin, deux gardes civils : j'ai déjà dit que c'est la gendarmerie d'Espagne. Nos gendarmes écoutent avec une dignité bienveillante le récit de notre catastrophe ; ils témoignent une vive sympathie pour nos malheurs. Le mayoral est appelé. On discute, on crie ; tous les voyageurs s'en mêlent ; mais il est visible que notre éloquence n'est pas de force à lutter contre celle des Espagnols. Les gardes civils font semblant de rédiger un bout de procès-verbal, et cinq minutes après nous les voyons attablés avec le mayoral.

Le soleil cependant était levé depuis une heure, et, malgré nos préoccupations, un appétit féroce, aiguisé par l'air de la montagne, commençait à se faire sentir chez tout le monde.

Mais l'aspect délabré et les murailles nues de la venta n'avaient rien de rassurant sous ce rapport. On va chercher le panier de provisions, qui est resté dans la diligence; on en interroge les profondeurs, et on constate avec effroi qu'il est vide : le peu qui restait du dîner de la veille a disparu. Probablement le *delantero* aura voulu déjeuner avant de partir. L'hôtesse est heureusement enfin sortie de sa soupente; on finit par lui arracher quelques œufs et un pain. M. de L<sup>\*\*\*</sup>, qui s'est trouvé plus d'une fois à pareille épreuve en Espagne, se charge de l'assaisonnement. Il relève bravement ses manches, va décrocher une espèce de poêle suspendue à la cheminée, verse dedans de l'huile de la lampe, qu'il fait brûler pour lui ôter son abominable saveur rance; on y casse les œufs, on y mêle quelques tranches de jambon; et le tout est servi sur un escabeau boiteux, avec l'unique fourchette qu'on a pu trouver dans la venta. Je n'ai pas besoin



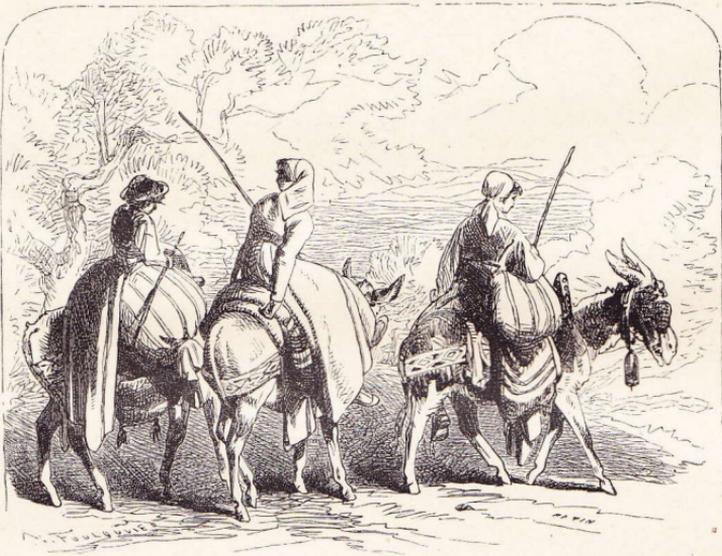
de dire que nous fîmes gaiement honneur à ce déjeuner tout espagnol. La bonne humeur avait repris le dessus : nous prenions notre mal en riant; et nous mangions à la turque, un peu avec la fourchette et beaucoup avec les doigts. Pendant ce temps-là nos Anglais se confectionnaient gravement un potage avec des tablettes de bouillon.

C'était quelque chose d'avoir déjeuné dans ce désert; il restait à en sortir. Quel parti prendre? Passer là la journée, au risque de mourir de faim, pour arriver le lendemain à Malaga, après le bateau parti, avec la perspective d'attendre dans cette ville, pendant une semaine, le passage d'un autre bateau : c'était à faire reculer les plus intrépides. Que faire donc? Retourner à Grenade. Il n'y avait pas d'autre alternative. — Mais comment? Là était l'embarras. On s'informe à l'hôte : il n'y a, à une lieue à la ronde, ni cheval, ni voiture. Des charrettes passent sur la route; ce sont des *galères* conduites par des paysans; mais les unes sont chargées, les autres ne vont pas jusqu'à Loja. La position devenait de plus en plus critique. Enfin un jeune montagnard à la mine avenante consent à nous prendre. On charge nos malles; nous nous hissons par-dessus, on fouette les mules, et vogue la galère!...

Galère, en effet : c'est bien le nom qui convient à cette affreuse machine. Qu'on se figure un panier, traversé par un essieu, touchant presque à terre par en bas, arrondi en cerceau par en haut. Dans la partie inférieure on entasse les bagages, les meubles, les denrées de toute sorte : les gens du pays étendent là-dessus des matelas, sur lesquels ils se couchent; et on voit souvent des familles entières voyageant sur leur mobilier dans ces véhicules tout primitifs. Malheureusement nous n'avions point de matelas pour amortir les rudes cahots de la route : nos malles et nos sacs nous faisaient une couchette un peu dure. Avec cela la chaleur devenait de plus en plus forte; si bien que la route nous parut longue jusqu'à

Loja, et que cette fois l'auberge des Anges nous sembla positivement un coin du paradis.

On nous reçut avec cordialité. Le soir nous allâmes nous promener dans la vallée, qui est d'une fraîcheur délicieuse. Les paysans regagnaient lentement la ville, poussant devant eux leurs ânes chargés de bois ou de fourrages. Le chemin



était bordé d'arbres fruitiers en fleur; les eaux murmuraient de tous côtés sous les pervenches. Cette charmante soirée nous fit oublier les agitations de la nuit et les fatigues du jour. Nos hôtes nous logèrent de leur mieux, et même, par une attention délicate qu'elles nous firent remarquer, nous donnèrent des draps blancs. Hélas! ce n'était pas assez pour nous assurer un sommeil tranquille. Jusque-là, dans les grands hôtels où nous avons logé, nous n'avions point eu à souffrir de ces odieux insectes qui sont la plaie du Midi, et nous étions tentés de croire que, comme les brigands, ils étaient devenus un mythe en Espagne. Cette nuit passée à Loja nous détrompa cruellement.

Le lendemain, nous arrivions à Grenade vers quatre heures

du soir, et nous saluions ses murs, que nous avions cru ne revoir jamais. On nous attendait à l'hôtel Ortiz : une dépêche télégraphique envoyée de Loja avait annoncé dès la veille notre mésaventure et notre retour. Nous eûmes le plaisir d'y retrouver encore notre ami Sch<sup>\*\*\*</sup>, qui avait, sur cet avis, retardé son voyage pour Madrid.

---

VOYAGE

EN

ESPAGNE



& M<sup>o</sup>.  
1865

# VOYAGE EN ESPAGNE

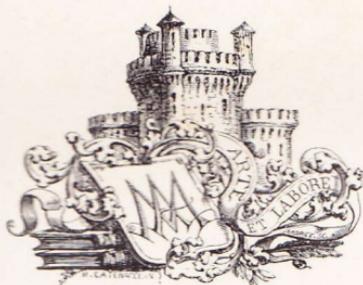
PAR

M. EUGÈNE POITOU

CONSEILLER A LA COUR D'ANGERS

---

ILLUSTRATION PAR V. FOULQUIER



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

---

M DCCC LXXXII

# TABLE DES CHAPITRES



## CHAPITRE I

Le pays basque. — Pampelune. . . . .	7
--------------------------------------	---

## CHAPITRE II

Saragosse. — Notre-Dame-del-Pilar. — La Seo. — L'Aljaferia et Antonio Perez. — Alcala de Henarès . . . . .	25
--	----

## CHAPITRE III

Madrid. — La sierra Morena. — Baylen. — Andujar. — Cordoue. — La mosquée. — Les Arabes. . . . .	49
---	----

## CHAPITRE IV

Séville. — L'Alcazar. — Don Pèdre le Cruel. — Le musée. — La cathédrale. — Les gitanos. . . . .	83
---	----

## CHAPITRE V

Séville (suite). — La semaine sainte et les processions. — Les courses de taureaux. . . . .	113
---	-----

## CHAPITRE VI

L'Andalousie. — Xerès de la Frontera. — Le roi Rodrigue. — Cadix. . . . .	135
---	-----

## CHAPITRE VII

Gibraltar. — Malaga. — De Malaga à Grenade . . . . .	161
--	-----

## CHAPITRE VIII

Grenade. — L'Alhambra. — Le Généralife. . . . .	189
---	-----

## CHAPITRE IX

Grenade, sa grandeur et sa décadence. — Les peintures de l'Alhambra. — La ville et la Vega. — Départ, mésaventure et retour . . . . .	215
---	-----

## CHAPITRE X

Grenade (suite et fin). — Démêlés avec la justice espagnole. — Mœurs, caractère, état politique. . . . .	253
--	-----

## CHAPITRE XI

Carthagène. — Alicante. — Elché et les palmiers. — Orihuela. — Murcie et sa Huerta . . . . .	273
--	-----

## CHAPITRE XII

Aranjuez. — Tolède. — La cathédrale. — Ximènès de Cisneros. . . . .	293
---	-----

## CHAPITRE XIII

Retour à Madrid. — Le musée. . . . . 315

## CHAPITRE XIV

L'Escurial. — Philippe II. — Don Carlos. — Une exécution capitale sous  
Philippe II. . . . . 341

## CHAPITRE XV

Avila. — Sainte Thérèse. — Burgos. — Le Cid. . . . . 367

